

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.  
DES HOMMES ET DES CHOSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais où jé veux, jé fais ce qui me  
plaît, je vis comme je peux et js meurs quand il le faut.*

[ VOL 5. QUEBEC 28 SEPTEMBRE, 1844, No. 35. ]

## Mélanges Littéraires.

### UN INTERIEUR DE DILIGENCE.

NOUVELLE.

Suite et fin.

—Bah ! interrompit le chasseur, il y en avait peut-être qui savaient nager et qui se seraient tirés d'affaire.

Gontran dédaigna de répondre.

—La voiture commençait à enfoncer, continua-t-il, lorsqu'un ouvrier parut dans une petite barque qu'il manœuvrait avec peine au milieu du Rhône ; trois fois elle fut sur le point de submerger. Les gens qui regardaient du rivage lui criaient : —N'allez pas plus loin ; abordez, vous allez périr. Mais il n'écoutait pas, avançant toujours vers la calèche, qu'il atteignit enfin à force de courage et d'adresse.

—Et de bonheur, observa le militaire,

—Sans doute, reprit Grugel, qui avait remarqué le mouvement d'impatience de Gontran ; mais il n'y a que les gens de cœur à avoir ce bonheur-là.

—C'est un beau trait, observa mademoiselle Athénaïse, et qui a du profiter à son auteur.

—Pardonnez moi, madame, dit Darvon, l'ouvrier a sans doute jugé que la véritable récompense de nos généreuses actions étaient en nous ; car une fois les gens sauvés, il s'est retiré sans vouloir rien recevoir, ni rien entendre.

—Pardieu ! c'eût été beau de se faire payer, s'écria le sous-officier.

—Et on ne sait point son nom ? demanda Lepré.

—Il se nommait Louis Duroc.

—Hein ! vous dites, Louis . . .

—Duroc.

Lepré se tourna vers le jeune sous-officier.

—Mais c'est votre nom, s'écria-t-il.

—Le nom de monsieur ! répétèrent à la fois tous les voyageurs.

—Louis Duroc, dit l'Africain ; je le lui ai demandé à Anse pendant que nous

causions à l'auberge, et je l'ai vu d'ailleurs sur son porte-manteau.

—Eh bien ! après ? demanda le chasseur en riant ; certainement que c'est mon nom.

—Se peut-il, interrompit Gontran ; et vous seriez . . .

—L'ouvrier en question ; oui, messieurs, ça n'a pas besoin de se dire, mais ça n'a pas besoin non plus de se cacher. Je suis entré au service huit jours après la chose, et mon régiment est parti pour Alger ce qui fait que les bourgeois de la calèche et moi nous nous sommes perdus de vue ; mais je compte les revoir pendant mon séjour à Lyon.

—Je vous y conduirai ! dit vivement Darvon en lui tendant la main ; car je veux que nous soyons amis, monsieur Louis.

—Non ? répéta le militaire, qui regarda Gontran avec hésitation.

—Ah ! oubliez tout ce qui s'est passé, reprit celui-ci ; je suis prêt, s'il le faut, à reconnaître que j'ai eu tort . . .

—Non, interrompit Duroc, non parbleu ! c'est moi qui ait fait la mauvaise tête, et j'en ai regret, parole d'honneur ! Sotte habitude de régiment, voyez-vous ! Parce qu'on n'a pas peur on veut le montrer à toute occasion, à tout venant, et l'ont fait le sabreur ; mais au fond, on est bon enfant ; ainsi sans rancune, monsieur.

Il avait serré cordialement la main de Gontran ; Lepré serra également la sienne.

—A la bonne heure ! s'écria-t-il ; vous êtes un vrai Français . . . De même que monsieur . . . Et entre français on doit s'entendre. Enchanté d'avoir fait votre connaissance, monsieur Louis Duroc. Mais à propos, savez-vous que c'est fort heureux que je vous aie obligé à m'apprendre votre nom (que vous ne vouliez pas me dire, par parenthèse) ? Sans moi on n'aurait point su ce que vous valiez.

—C'est juste ! répliqua Grugel en regardant Darvon : si monsieur eût été moins causeur, cette explication n'eût point eu lieu et sans elle le cousin se serait mépris sur le caractère de monsieur Louis. Vous voyez que le hasard semble avoir pris à tâche d'appuyer ma rhéose, et que tout l'honneur de la journée est à moi.

Comme il achevait ces mots, la voiture s'arrêta : ils étaient arrivés.

Les voyageurs trouvèrent en descendant la cour des Messageries pleine de parents ou d'amis qui attendaient. Le malheur arrivé la veille était connu et avait éveillé toutes les angoisses.

Comme Darvon mettait pied à terre, il entendit prononcer son nom et se détournait : c'était sa sœur à qui l'inquiétude avait fait oublier leur brouillerie, et qui s'élança vers lui avec un cri de joie.

Tous deux s'embrassèrent longtemps sans rien dire, mais les yeux humides de larmes ; et quand ils se regardèrent, quand ils se prirent par la main en souriant, ils étaient réconciliés !

Comme ils sortaient ensemble de la cour des Messageries, ils rencontrèrent leurs compagnons de route. Barreau et Lepré les saluèrent ; Louis Duroc leur renouvela la promesse de les aller voir ; mademoiselle Athénaïse de Locherais passa seule sans les regarder, uniquement occupée de veiller à ses bagages. Jacques Grugel se tourna alors vers Gontran.

—Voici la seule objection à ma doctrine, dit-il en montrant la vieille-fille. Tous nos autres compagnons se sont plus ou moins réhabilités à nos yeux : le gourmand en nous procurant un souper, le bavard en nous révélant un secret utile, le querelleur en nous donnant une preuve de sa généreuse bravoure ; mais à quoi nous a servi le froid égoïsme de mademoiselle de Locherais ?

—A me faire sentir ce que vaut le dévouement et la tendresse, répondit Gontran qui serra le bras de sa sœur contre sa poitrine ; ah ! j'adopte votre système cousin : à partir d'aujourd'hui je croirai qu'il y a un bon côté dans toute chose, et qu'il faut seulement savoir chercher la veine d'or.

## PIERRE.

Il y a quelques années que, en me rendant à Paris, fatigué, malade, je fus obligé de m'arrêter quelques jours dans une petite ville dont il est inutile que je dise le nom. Après m'être un peu rétabli, je songeais à continuer ma route, lorsqu'un matin il me parut qu'un homme me suivait curieusement dans ma promenade habituelle. Au bout de quelques instants, je m'arrêtai pour laisser passer mon indiscret compagnon. Il avança de quelques pas, et tout-à-coup se tint immobile assez près de moi. Ses traits ne m'étaient pas inconnus ; mais lorsqu'on a vécu de longues années, la mémoire est lente et paresseuse ; aussi ne fut-ce qu'après quelques minutes que je m'écriai involontairement : Pierre ? A ce nom, dit avec émotion, celui qui le portait se précipita sur mon sein avec des sanglots étouffés, et s'évanouit. Toutes les ressources d'un art que je ne pratique plus depuis longtemps que pour quelques amis furent inutiles ; et il me fallut aller chercher des bras plus fort que les miens pour le transporter sur un lit. Quelques heures après, il me conta sa vie, assez triste pour faire couler mes larmes, les larmes d'un vieillard qui a, pendant quarante années, assisté, comme médecin, toutes les misères du corps et de l'âme, et pris sa part de plus d'un triste drame de famille.

— Voici ce que Pierre me raconta :

## I

Il y a eu quinze ans, le 25e jour du mois de juin 1839, que Pierre et son ami Jacques quittaient l'un de ces beaux villages de la Suisse, que la main d'un peintre se semble avoir suspendus dans les montagnes, un jour qu'il désespérait de rendre la magnificence de cette merveilleuse nature. Les deux amis s'éloignaient sans regrets. Pierre n'avait plus un parent et pas un ami au monde. Quant à Jacques, un capitaine de vaisseau l'avait acheté aux Antilles, et revendu à un anglais, qui l'avait enfin donné à la vieille mère de Pierre un jour que passant vers sa berline au bord d'un précipice, elle l'avait sauvé d'une mort certaine avec le courage que les femmes suisses possèdent à un si haut degré. La bonne femme était morte. Aussi Pierre et Jacques prenaient-ils ensemble le chemin de Paris, espérant comme bien d'autres, y trouver la fortune et le bonheur. Tous deux, depuis longtemps étaient habitués à partager en frères leur couche et leur pain ; c'était Jacques qui gagnait en grimpaçant hardiment au sixième étage pour aller chercher le sou de la grisette derrière ses pots de fleurs et celui de l'étudiant jusqu'au-dessus du toit, à l'étroite fenêtre de la mansarde. Cela dura trois ans, au bout desquels commença une nouvelle existence pleine de grandes joies et de fortes douleurs car plus on monte sur l'arbre de science, plus on trouve les feuilles du bien et du mal large et et voisines les unes des autres.

Un matin que Jacques, malade, était resté au logis, Pierre était tristement assis sur une borne, et attendait quelque commission lorsque les sons du cor sortirent d'une maison voisine. Était-ce un compatriote qui jouait ce *ranz har monieux* ? Aux premiers sons, Pierre se leva, et resta immobile ; le cou tendu, la bouche béante. Quelques passants s'arrêtèrent d'abord pour écouter aussi, puis continuèrent leur route. Seul un homme un peu pâle, avec de longs cheveux noirs, resta près de lui ; et, lorsque les sons eurent cessé, lorsque Pierre, plein d'émotion, ne songeait pas à essuyer deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues une main s'appuyait amicalement sur son épaule, et une voix lui disait :

Qui es-tu et que fais-tu ?

Je suis Suisse et commissionnaire.

Tu es pauvre ! — Oui.

Seul dans Paris ? sans ami ? — J'ai un ami.

Ah ! tu as un ami... Qui est-il ? que fait-il.

Moi, mon ami ; c'est Jacques, répondit naïvement Pierre c'est Jacques, le plus beau ange que vous ayez ja mais vu.

L'interlocuteur regarda cet homme qui n'avait d'autre fortune que ses bras, e d'autre ami qu'un singe, cet homme qui pleurait aux sons d'un cor, et, après avoir fixé ses regards sur lui quelques instants, il lui dit :

Allons chez toi.

Pierre stupéfait passa devant.

Prends ton singe, lui dit l'inconnu lorsqu'ils furent arrivés, et suis moi.

Deux ans après, Pierre devenu habile musicien par les leçons de son protecteur, par son courage et son travail, se jetait un soir dans ses bras, et les deux grands artistes se pressaient en pleurant. Pierre venait de mettre en musique un *pétra* auquel Adolphe N... donnait la vie par ses sublimes accents.

## II.

Dès lors ce fut d'une vie nouvelle que vécut Pierre. Sous la protection d'Adolphe N... le jeune compositeur fut vaicent recherché. Pendant dix-huit mois encore il refusa de rien livrer de ses œuvres au public, il vécut du produit de leçons chèrement payées, travailla sans cesse, et étonna plus d'une fois Adolphe lui-même par ses magnifiques progrès. L'instant où cette vie douce et heureuse avait finir était près d'arriver.

d

Un soir du mois de décembre, on lisait sur les affiches l'annonce de la représentation d'une pièce nouvelle, celle du poème mis en musique par Pierre. Il était cinq heures, et la jeune artiste s'apprêtait à se rendre au théâtre : Serons-nous heureux ce soir ? disait-il à Jacques comme ei l'intelligent animal l'eût compris ; achèterons-nous demain ce violon de Crémone dont on veut deux mille francs ? Et puis Pierre sorti. Il était tard lorsqu'il revint. Sa main tremblait. Il prit son violon, et joua le morceau qui électrisant trois mille personnes, l'avait forcé à paraître sur la scène pour recevoir les applaudissements des hommes et les bouquets des femmes entre lesquels il en avait choisi un qu'il tira de son sein. Il le respira avec délices, ramassa le papier qui l'entourait, jeté d'abord : c'était une enveloppe de lettre. Il n'y lut que deux mots : *Mademoiselle Marie*. Marie ! elle se nomme. Marie, pensa Pierre : ma sœur et ma pauvre mère se nommaient ainsi. Il se coucha et essaya de dormir. Ce fut en vain, il entendait toujours les applaudissements ; il voyait sans cesse cette douce figure de jeune fille, qui levée à demi, lui avait lancé son bouquet, et s'était aussitôt jetée en arrière ; mais les yeux de Pierre avaient rencontré les siens, et Pierre n'avait vu qu'elle, il la retrouva à la seconde représentation, et sut que la jolie brune était fille d'un riche marchand de la rue St. Denis. Dès lors plus de repos pour Pierre. Le malheureux aimait ses journées, si remplies autrefois par l'étude, s'écoulaient en promenades, en allées et venues ; il passait plus d'une nuit à se maudire et à projeter pour le lendemain la reprise de ses travaux. Le jour venait, et, après quelques instants d'hésitation, il sortait comme la veille. Pendant quinze jours, Jacques resta presque toujours seul tandis que son maître rêvait toujours d'amour. Enfin un soir Pierre arriva plus agité, plus sombre qu'à l'ordinaire, se promena longtemps à pas inégaux en murmurant ces quelques mots : Demain... je la verrai demain ? Et en effet le lendemain Pierre vit Maria. Il la revit plusieurs fois encore, si bien que, au bout d'un mois, la jeune fille entra un soir dans la chambre de son amant, et tombait dans ses bras : Ils n'ont pas voulu que tu sois mon mari : eh bien, me voici : je serai ta femme malgré eux.

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 28 SEPTEMBRE, 1844.

## ELECTIONS GENERALES.

Depuis que la grande nouvelle est arrivée que son Excellence le gouverneur-général veut changer de chambre pour tâcher d'en avoir une plus mauvaise, on ne parle plus que de candidats, que de préparatifs, que de courbettes, que d'intrigues secrètes, plus ou moins sourdes mais point muettes. Le peuple pauvre peuple, ne sait plus où donner de la tête; les candidats tourbillonnent, pleuvent, tombent de tous côtés sur lui comme la misère sur un mendiant et il se fait une dépense peu commune de protestations patriotiques. A voir le zèle qu'une foule de besogneux aspirants à la faveur publique mettent soudain au jour, on dirait que la chambre est le caveau d'une banque et qu'il ne faut que tendre la main pour remplir ses poches. On ne peut sortir dans nos rues sans être exposé à se briser le crâne contre le front de quelque candidat soucieux composant une adresse à ses électeurs; la voie publique est encombrée, il n'y a plus moyen de flâner à son aise. Je proteste hautement contre un tel abus qui ne devrait se tolérer qu'à condition que tout candidat portera un grelot au cou; mieux vaut encore être assourdi qu'assommé.

A propos, comme nous vivons dans un tems de miraculeux dévouement pour le bien de la patrie, nous ne voulons pas demeurer en arriére et rester égoïstement coi tandis que chacun se remue et se trémousse; j'essaierai de mon côté d'employer mes moyens et mes faibles capacités pour aider à l'avancement de la chose publique en général et aux succès des candidats en particulier. Par exemple il ne faudra pas me demander de payer les voitures nécessaires au transport des chercheurs de votes, ma fortune ne me permettant pas ce sacrifice et même suffisant à peine pour me faire aller à pied confortablement; mes boîtes sont percées et j'attends des jours meilleurs pour les faire raccommoder; je dis cela à la honte de mes abonnés. Il ne faut pas non plus croire que j'entrerai en rien dans les frais de rhum, d'eau-de-vie, de genièvre, de wiski et autres rafraîchissements nécessaires pour réchauffer le zèle des électeurs et les enivrer d'enthousiasme pour leur candidat favori; je suis un ennemi juré de l'ivrognerie et des boissons fortes; si l'on en doutait on pourrait avoir recours aux registres de la société de tempérance; l'on y verrait que mon nom n'y est pas et pour plus grande preuve de sobriété je proteste que je n'ai pas assisté au banquet tempérant d'une société littéraire de cette ville. Il ne faudrait pas non plus s'attendre à me voir courir les électeurs dans le but de cabaler pour celui-ci, pour celui-là; j'aime que chacun pense pour soi; il n'est rien de si beau que la liberté pure et franche du suffrage électoral; d'ailleurs j'ai contracté par mon peu d'habitude de *bonnetter* une rigidité extraordinaire dans l'épine dorsale, ce qui m'empêche de m'humilier devant bien des gens qui pourtant ne se sentent de penchant que pour qui les saluera le plus bas.

Nous n'aimerions pas non plus à nous mettre à la tête de ces braves qui, armés de bâtons noueux et ferrés, s'en vont autour des polls protéger leurs amis contre l'insolence de leurs ennemis; il faut pour cela un dévouement, une fermeté dont nous ne nous sentons pas capable, quels que soient la haute idée que nous avons de ce genre de services, et le respect que nous éprouvons pour ceux qui les rendent.

Je ne voudrais pas non plus qu'on me demandât d'accompagner les candidats,

sur la tribune électorale pour expliquer d'une voix chaleureuse, les vertus, les talents, le patriotisme qu'ils professent tous à pareil jour ; je n'ai pas encore pu prendre assez d'ascendant sur moi pour débiter sans rire au nom des autres un tas de promesses auxquelles je ne crois qu'avec une foule de précautions.

Mais en quelle capacité voulez-vous donc, me direz-vous, travailler pour votre cotepart au bien public ; car d'après ce qui précède, vous ne paraissiez pas vouloir suivre la grande route ordinaire où cheminent les hommes renommés pour leur zèle ?

Non, messieurs les candidats : pour vous je ne veux ni payer, ni saluer, ni parler, ni me battre. Tout ce que je puis faire, mais que je ferai de bon cœur, c'est de vous prêter le secours de ma plume et de vous tendre les bras de mes colonnes pour la publication de vos adresses. Je ne vous demande rien actuellement pour cela ; mais par exemple lorsque vous aurez atteint le but que vous vous proposez en entrant à la chambre, lorsque vous serez régistreur, commissaire des banqueroutes, receveur de douanes, commissaires pour l'amélioration des chemins et la construction des ponts, lorsque vous aurez obtenu des privilèges, des chartes de banques ou de compagnies d'assurance, que vous serez devenu receveur-général, procureur-général solliciteur-général, arpenteur-général, secrétaire ou aide-de-camp provincial, premier ministre ou simple commis es terres de la couronne, souvenez-vous de moi, souvenez-vous de mon journal, souvenez-vous que donner à foison des annonces longues, grasses, de bonne durée et bien payées est un honnête moyen de récompenser d'honnêtes services désintéressés ; tout le monde y trouve son compte : les rédacteurs que les abonnés affament ; les abonnés qui peuvent ainsi recevoir sans le payer un journal entretenu par l'état et vous messieurs qui acquittez vos dettes de reconnaissance au moyen du trésor public.

Afin de vous montrer mon habileté dans le genre des adresses électorales, je vais vous en donner quelques échantillons. Par exemple si Mr. Daly, qui n'a pas, dit-on, la plume en main ni la parole en bouche, ni l'idée au cerveau, me nommait pour un jour son secrétaire, voici comment je le ferais s'exprimer :—

#### AUX LIBRES ET INDEPENDANTS ELECTEURS DU COMTÉ DE MEGANTIC.

*Messieurs.*

Lorsque des rebelles ; lorsque des ennemis des libertés anglaises, lorsque des anarchistes veulent fouler aux pieds les prérogatives de la couronne, briser les liens qui nous unissent à la première, à la plus grande, à la plus libre, à la plus éminente des nations de la terre ; lorsque d'insensés républicains veulent briser le sceptre magnanime de notre gracieuse reine, Dieu la bénisse, god bless her, c'est alors qu'il faut que les loyaux descendants de notre glorieuse mère patrie s'arment de courage et choisissent pour les représenter des hommes dont ils sont sûrs. J'espère messieurs que je rencontrerai encore une fois votre approbation qui m'est si nécessaire dans la carrière publique. C'est la persuasion de ne l'avoir point démentie qui me fait la réclamer encore. Ma conduite vous est connue. Vous m'avez vu dans le ministère, dans tous les ministères, lutter seul contre l'obstination de mes collègues de toutes les nuances ; vous m'avez vu seul prêter mon appui à un représentant du souverain, alors que tous l'abandonnaient. Cela doit parler, je l'espère, plus haut que mes ennemis.

Et puis, messieurs, quel honneur ne doit pas être pour vous, de voir que votre représentant vous représente non seulement dans la chambre d'assemblée comme les autres mandataires du peuple, mais encore dans les conseils de l'administration ; qu'il est sans cesse auprès de la personne du gouverneur ; que c'est le seul qui n'a pas reculé devant la mise en pratique du gouvernement responsable dont il est le plus ferme soutien ; oui, messieurs, je le dis avec orgueil, libéraux républicains, torés de toutes les couleurs, ont trouvé la tâche trop dure ; moi-même j'ai bravé tous les orages et tandis que mes collègues ont été précipités dans

peuple dont ils sont sortis, je suis encore debout, prêt à servir vos intérêts comme si c'étaient les miens propres. Vous me réélirez ; je le vois dans les nobles visages des électeurs les plus indépendants, les plus éclairés qui soient au monde, je ne crains pas de le dire. Que ceux d'entre vous qui croient devoir briguer, en récompense de leur loyauté, les faveurs de l'administration, s'approchent ; qu'ils parlent ; mais à qui s'adresseraient ils, je vous le demande ? Eh ! à leur représentant, qui d'un mot répand la grâce ou la disgrâce. Indépendants électeurs de Mégantic, voilà des avantages que vous ne dédaignerez pas ; je connais la perspicacité et le véritable patriotisme qui vous distinguent ; je sais combien vous tenez à tout ce qui peut promouvoir la prospérité générale et le bonheur de chacun de vous. Pensez-y ! si vous ne m'élisez pas je serai forcé de me présenter à Brown, aux Trois Rivières ou dans quelque autre localité où mon succès serait sûr : vous n'aurez jamais un représentant aussi constamment ministre que moi. Les nombreuses occupations de mon premier clerc ne lui permettent pas de vous aller présenter mes respects et l'assurance de mon dévouement ; mais si je puis apprendre par cœur un discours je promets d'aller en personne vous le prononcer aux hustings. Hourra pour la reine ! Hourra pour les indépendants électeurs de Mégantic ! Hourra pour le gouvernement responsable à l'image de la noble constitution britannique, telle qu'entendue et administrée paternellement par sir Charles Metcalfe ! avec lequel je suis, et cætera

## DOMINIQUE DALY.

Si par exemple Mr. Viger me demandait d'écrire son adresse aux électeurs . . . j'enverrais acheter dix rames de papier, trente paquets de plumes et je prierais le gouverneur de remettre l'élection à l'année prochaine.

Si Mr. Barthe n'avait pas trop de tems pour cajoler tour à tour le vénérable patriote aux cheveux blancs et les indépendants électeurs de la Baie, et qu'il me demandât de prendre la plume pour lui je dirais : — . . . mais à propos monsieur, renoncez à votre vain projet ; il n'y a pas un seul comté où vous courriez quelque chance d'être élu ; à moins toutefois que vous ne vous présentiez comme le Barthe de 1842, qui ne trouvait rien d'assez anti-tory pour son goût ; qui nous ait le *Herald* ; qui ne parlait pas anglais à Kingston, qui trouvait les ministres d'alors des poules mouillées en fait de libéralisme et qui chantait les victimes du 21 mai ! Sans cela, mon cher, écrire une adresse à des électeurs par le tems qui court, serait je vous assure, gaspiller de beaux mensonges. Gardez-les pour une autre fois.

(Les autres adresses que j'écrirais au besoin paraîtront samedi prochain.)

L'Aurore d'hier reçue ce matin ne dit pas un mot des élections.  
Au fait c'est ce qu'elle a de mieux à dire.

Le *Canadien* dit que l'on devrait réélire les mêmes représentants. Ce serait, ma foi, pour bien des gens, une manière assez facile de se tirer d'embarras. Le peuple n'aurait peut-être pas d'objection à cette *entente cordiale* si messieurs les tories voulaient y souscrire de bonne foi. Le gouverneur ne pensait sans doute pas à cette solution lorsqu'il a dissout le parlement ; car il ne l'eût pas fait. La question qui agite le pays ne peut se régler que par un déploiement de drapeaux intelligibles. Les couleurs chatoyantes de quelques hommes personnellement libéraux représentant des partis qui ne le sont pas, ne mènent point à fin la crise actuelle. Que messieurs Black et Neilson se présentent dans quelque comté tory ; personne n'aurait d'objection à voir rentrer en parlement ces bons tories, les meilleurs de la bande ; mais une localité qui vient d'être réintégrée dans sa franchise

électorale doit en faire usage, pour montrer ses forces, surtout lorsqu'il faut contre-balancer la faiblesse de quelques points où la corruption et la violence seront mises en jeu contre le peuple.

—Mais vous n'êtes point qualifié disait quelqu'un à un candidat.—Je vous dis que non.—Je vous dis que si.—Je vous dis que non, moi; comment le seriez-vous?—Par mon serment.—Ah! c'est une autre affaire; que ne le disiez-vous plus tôt! Bien le bonjour.

Le même candidat disait l'autre jour: Je suis sûr de mon élection... personne ne se présentera à mon comté. C'est peu flatteur pour le candidat; mais c'est un bien vilain compliment au comté.

MADAME ARNOULT et les aimables artistes ses compagnons de voyage ont fait leurs adieux à Québec jeudi dernier. Nos éloges ne sauraient rien ajouter désormais à leurs lauriers. Madame Arnould s'est surpassée, son à-plomb dans les quatre grands morceaux qu'elle a chantés ne lui doit plus laisser la moindre hésitation à se lancer devant un public plus nombreux que celui que notre ville a pu lui fournir. Certes Meyerbeer, Donizetti, Rossini ne désirèrent jamais plus noble, plus habile, plus éloquent, plus chaleureux, plus intéressant interprète. Signor et Signora Casella secondent parfaitement la nouvelle cantatrice.



# G. Futvoye,

*Encaveur, Courtier*

*Agent Général d'affaires en Commission.*

QUAI NAPOLEON ET SALLE DES FRANCS-MAÇONS (AU CHIEN D'OR

Près de la Porte Prescott, Québec.

CONDITIONS.

*Ce Journal s'imprime et se publie par*

**N. AUBIN,** REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

14 RUE COUILLARD, — QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros.—Le prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestre de 24 numéros, d'avance.